

FRANZ-OLIVIER GIESBERT

**DIEU, MA MÈRE  
ET MOI**

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

LE VIEIL HOMME ET LA MORT, 1996 (Folio, n° 2972).

MORT D'UN BERGER, 2002 (Folio, n° 3978).

L'ABATTEUR, 2003 (« La Noire » ; Folio policier, n° 410).

L'AMÉRICAIN, 2004 (Folio, n° 4343).

LE HUITIÈME PROPHÈTE ou Les aventures extraordinaires d'Amros le celte,  
2008 (Folio, n° 4985).

UN TRÈS GRAND AMOUR, 2010 (Folio, n° 5221).

### *Aux Éditions Grasset*

L'AFFREUX, 1992. Grand Prix du roman de l'Académie française (Folio, n° 4753).

LA SOUILLE, 1995. Prix Interallié (Folio, n° 4682).

LE SIEUR DIEU, 1998 (Folio, n° 4527).

### *Aux Éditions du Seuil*

FRANÇOIS MITTERRAND OU LA TENTATION DE L'HISTOIRE, 1997.

MONSIEUR ADRIEN, 1982.

JACQUES CHIRAC, 1987.

LE PRÉSIDENT, 1990.

LA FIN D'UNE ÉPOQUE, 1993 (Fayard-Seuil).

FRANÇOIS MITTERRAND, UNE VIE, 1996; nouvelle édition, 2011.

### *Aux Éditions Flammarion*

LA TRAGÉDIE DU PRÉSIDENT, 2006.

L'IMMORTEL, 22 balles pour un seul homme, 2007. Grand Prix littéraire de  
Provence.

LE LESSIVEUR, 2009.

M. LE PRÉSIDENT, 2011.

### *Aux Éditions J'ai Lu*

LE JOUR DE GLOIRE EST ARRIVÉ, avec Éric Jourdan, 2007.

DIEU, MA MÈRE ET MOI



FRANZ-OLIVIER GIESBERT

DIEU, MA MÈRE  
ET MOI

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2012.*

Extrait de la publication

*À ma mère (1920-1989)  
à mes enfants  
à tous ceux qui n'ont pas la foi*





Le plus grand danger du monde est de  
perdre le goût de Dieu.

JULIEN GREEN



## AVANT-PROPOS

Je sais que je vais déranger en me mêlant de ce qui ne me regarde pas. De philosophie et de théologie, par exemple. Pardonnez-moi. Je ne suis qu'un amateur. Je ne devrais pas avoir le droit à la parole que je me suis arrogé par inconscience, sans doute parce que j'exerce depuis longtemps un métier de mystificateur patenté, le journalisme, qui consiste à expliquer aux autres ce qu'on ne comprend pas soi-même.

Tant pis si on me cherche des poux : j'ai eu envie de reprendre une conversation avec ma mère dont la mort, il y a longtemps déjà, a brisé le fil. Elle était catholique, professeur et philosophe tendance cartésienne. Elle m'a donné la foi en même temps que la vie, mais elle n'aimait pas ma façon d'y mêler du spinozisme, du taoïsme, du soufisme et bien d'autres choses, pour en faire ma petite religion à moi. Un syncrétisme, diraient avec dégoût les cardinaux. « Une soupe indigeste », plaisantait maman.

Je me reconnais tout à fait dans la définition des

créatures de la terre par saint Jean de la Croix : « Des miettes tombées de la table de Dieu. » C'est sans doute pourquoi le rebut que je suis est continuellement travaillé par la nostalgie d'un monde perdu après sa chute au milieu des balayures. Je suis même rongé par le deuil des miens et le gâchis des innombrables vies qu'il ne m'aura pas été donné de vivre. Je garde pourtant le sourire. Croire me donne la joie. Je n'ose me demander ce que je serais sans ça.

Je suis chrétien et heureux de l'être. Un « ravi », comme on dit en Provence. Ravi de la vie, de la nature et de la crèche. C'est la foi qui est venue à moi et qui m'a pris, je ne l'ai pas choisie. Mais je la transforme tout le temps. Au fil des ans, des lectures, des voyages et des rencontres, elle a grossi de toutes sortes de doctrines philosophiques et de croyances religieuses. Je suis un nouveau croyant, je fais mon marché partout, jusque dans les hérésies. Mais la baudruche ne crève toujours pas : elle me semble même forte comme la mort.

C'est cette histoire que j'ai voulu raconter, une petite histoire philosophique à trois personnages : Dieu, ma mère et moi.

Je n'ai jamais eu à chercher Dieu : je vis avec lui. Avant même que je sois extrait par des spatules du ventre de ma mère où je serais bien resté, si on m'avait demandé mon avis, il était en moi comme je suis en lui. Il m'accompagne tout le temps. Même quand je dors.

C'est ma mère qui m'a inoculé Dieu. Une caricature de sainte mystique qu'un rien exaltait, des pivoines en fleur aussi bien qu'une crotte de son dernier-né, au fond du pot. Je suis sûr qu'elle avait de l'eau bénite en guise de liquide amniotique. Elle exsudait la foi.

Quand maman a accouché de moi, j'étais déjà, je le sais, rempli d'un plein bon Dieu de joie qui, depuis, ne m'a plus quitté. La joie du croyant. Il paraît que j'ai ri et gazouillé très tôt, alors que j'ai tardé à marcher ou à parler. Je ne fus finalement précoce en rien, sauf en Dieu. Je suis né avec la foi, une foi increvable qui a inscrit sur mon visage, entre deux crises de mélancolie, cet air de niaiserie ébahie, que l'on retrouve dans les monastères où la vie semble un sourire inaltérable.

Aussi loin que je me souviene, je n'ai jamais douté. Même les soirs où mon père battait ma mère qui poussait de petits cris étouffés pour ne pas réveiller ses enfants. Même quand les hivers n'en finissaient pas, dans notre ferme normande, et que nous vivions, des mois durant, dans une mer de boue, sous la brouille, rongés par la froidure jusque dans la moelle des os.

Enfant, j'allais souvent à l'église, non pour prier Dieu ou pour implorer sa consolation, mais plutôt pour lui dire ce que je pensais de son comportement, et le couvrir de reproches, parfois d'insultes. Il m'a fallu du temps pour m'habituer à l'idée que la vie même est un scandale. Que l'injustice lui est consubstantielle. Que, pour assurer son existence, notre espèce ne cesse de tuer, de détruire, d'engloutir avant de conchier dans les latrines la mort qu'elle a semée partout. Que l'univers, si beau soit-il, est condamné à disparaître et que notre soleil n'en a plus que pour quatre milliards et demi d'années.

Un jour que je m'étais ouvert de mon désarroi à ma mère, elle m'avait répondu :

« Si Dieu n'existait pas, ce serait encore pire.

— Non, ce serait plus clair. On saurait à quoi s'en tenir.

— Sans Dieu, plus rien n'a de sens. L'expérience

t'apprendra que les incroyants se pourrissent la vie.  
Je les plains.

— Maman, tu es en train de me dire qu'il suffit de croire en Dieu pour être heureux ?

— Ce n'est pas si simple. Mais Dieu, la Bible et le reste, c'est une belle histoire. Elle t'élève, elle te transporte, elle te fait du bien. Elle nous fait oublier que nous ne sommes rien. »

Convaincue qu'il n'y avait pas d'autre choix que de croire, ma mère était à peu près aussi animale et déjantée que moi, du genre à suivre ses instincts pour les conceptualiser ensuite, ce que, pour ma part, je n'ai jamais été capable de faire, me contentant seulement de me laisser porter par mes pulsions, sans chercher à les analyser.

Bien que, comme dans mon cas, rien n'ébranlât jamais sa foi, il fallait qu'elle trouve des preuves de l'existence de Dieu. Ma mère prétendait qu'elle était devenue catholique par raisonnement mais je n'en croyais pas un mot. C'était plutôt un gène qu'on se repassait d'une génération à l'autre. Le gène du christianisme. Mais quand, un jour, de retour du catéchisme, je lui fis part de mon incrédulité devant l'histoire sainte, elle balaya mes interrogations d'un revers de la main, avec des arguments d'une mauvaise foi absolue :

« Qu'est-ce que ça change que tu ne croies pas que le Christ ressuscite avant de monter au ciel ?

— Mais maman, il n'y a pas que le Christ qui monte

au ciel. Il y a aussi la Vierge. On se croirait dans le journal de Mickey. C'est ridicule !

— Non, mon chéri, c'est magnifique !

— Tous ces miracles du Christ, la pêche miraculeuse, la multiplication des pains, la résurrection de Lazare, franchement, ça ne tient pas debout.

— Ce n'est pas le problème. Il n'est pas nécessaire qu'une histoire soit vraie pour qu'on y croie. »

Je me souviens précisément de ces mots. Mais il est vrai que, plus de vingt ans après sa mort, je me souviens de ma mère avec exactitude. De son visage d'exaltée, de son regard transperçant et de son débit, tellement rapide qu'on avait toujours du mal à la suivre. Elle ne m'a jamais quitté et, comme tous les enfants du monde, je sais qu'elle sera là, près de moi, pour une fois ponctuelle, à l'instant de mon dernier soupir, quand le souffle de Dieu me dispersera comme de la cendre.

Je m'en veux de ne pas me souvenir de tout ce qu'elle a pu me dire. Le temps a creusé des trous béants dans ma mémoire. S'il ne m'a pas pris ma mère, toujours vivante en moi, il m'en a volé des morceaux : je ne m'en remets pas, je ne m'en remettrai jamais.

À près de cent ans, Julien Green parlait de sa mère, dont il a donné un portrait magnifique dans son chef-d'œuvre *Jeunes années*, comme s'il l'avait encore vue la veille. Il l'appelait maman et citait, avec une rigueur effrayante, des mots d'elle quand il avait quatre ou cinq ans.



« Que fais-tu ? disait-elle.

— Rien, répondait Julien.

— Ne le fais plus. »

Moi aussi, j'ai beaucoup de phrases de ma mère gravées sur les stèles de ma boîte crânienne, mais il y en a aussi plein qui me manquent et que je vais maintenant tenter d'arracher à la terre où elles croupissent depuis si longtemps.

À l'époque de cette conversation avec ma mère, j'avais onze ans et je revenais du presbytère de Saint-Aubin-lès-Elbeuf, en Normandie, où, avant ma communion solennelle, l'abbé M. m'enseignait les Évangiles. Un homme qui fleurait la bonté et la douceur par tous les pores de sa peau, tendue comme un arc, face à la montée des graisses qui, au-dedans de lui, menaçait de tout faire sauter.

Il exploserait un jour, c'était écrit. Les mimiques de son visage et ses borborygmes de bébé qui pousse — en fait, il repoussait sa propre graisse, de plus en plus oppressante —, tout cela montrait qu'il était arrivé au bout de l'inéluctable accroissement de lui-même, provoqué par son insatiable appétit. La cause était entendue, il avait choisi le suicide aux confiseries et aux plats canailles. Il souffrait déjà de saignements de nez, la congestion suivrait, jusqu'à la déflagration finale.

Il ne m'inspirait que de l'affection et de la compassion, mais je n'aimais pas qu'il me prenne pour un imbécile. Il me racontait la Bible sur le même ton que

ma grand-mère quand, dans mes petites années, elle me lisait le soir, avant que le sommeil m'emporte, les contes de Charles Perrault. Il ne manquait plus que les fées, les ogres et les loups. Il me semblait que l'abbé M. ne croyait pas lui-même à son histoire. Quand je sortais du catéchisme, j'étais souvent scandalisé.

« Maman, je n'ai plus l'âge de croire au Père Noël, lui dis-je, le jour de la grande explication. Pendant ses cours, je me retiens pour ne pas éclater de rire.

— Je te le répète, tu n'es pas obligé d'accepter tout ça pour croire en Dieu. »

Elle me regarda droit dans les yeux :

« Tu crois toujours en Dieu, n'est-ce pas ?

— Oui, maman.

— Alors, laisse dire. Il ne faut pas en vouloir à l'Église. Dieu, c'est quelque chose qui nous dépasse. L'Église a essayé de le mettre dans un cadre où il n'entre pas. Dès qu'on essaie d'être précis et de le réduire à des mots, on devient risible et pathétique. Sur ce plan, il n'y a pas une religion pour racheter l'autre.

— Tu veux dire qu'elles sont toutes bêtes ?

— Non. Elles font ce qu'elles peuvent. Mais nous ne sommes pas à la hauteur, tu comprends. Nous ne sommes que des humains et quand, comme moi, on a vécu une guerre, il y a au moins une chose dont on est sûr : certains d'entre nous sont pires que des animaux. Regarde ce qui est arrivé à Jésus quand il a essayé de nous élever. Il faut être chrétien, rien que pour le Christ. Il le mérite. »

J'étais déjà croyant. Ce jour-là, je suis devenu définitivement chrétien. C'est un gros mot, je le sais. J'entends déjà les gloussements des grosses poules du nihilisme contemporain. Des gouapes du poulailler. Des petites frappes de la modernité. Elles ont décidé que tout valait mieux que la religion. Les idéologies, fussent-elles mortifères. Le culte de l'argent-roi ou de l'homme-Dieu. Elles ne supportent pas la vue de croyants en train de prier à genoux parce qu'elles ne peuvent imaginer qu'ils s'élèvent en s'abaissant. Il semble même que ce spectacle les effraie. Il faut leur pardonner. Elles sont comme des canards sans tête. Elles ont perdu leur âme mais je crois trop à la force de la foi pour douter qu'un jour, dans le néant de leur monde, elles ne finissent par retrouver cette âme par terre, dans un coin, au milieu des rognures.

À cet âge, je faisais souvent des crissettes mystiques. J'allais me réfugier dans le creux d'une haie de la ferme de mes parents et laissais les éléments m'envahir peu à peu. Je passais mon temps à me métamorphoser. Un coup, une fleur d'églantier. Un autre, la mésange sur la branche, le vent qui trouait les fourrés ou l'herbe engorgée d'humidité qui gazouillait de plaisir après la pluie. Parfois aussi, en faisant courir ma langue sur mes lèvres, je devenais le baiser que je comptais donner sous peu à la petite fille dont j'étais éperdument amoureux.

J'emportais toujours un livre avec moi et c'était souvent la Bible qui me mettait au comble du ravissement quand elle ne me saisissait pas d'effroi. Chaque fois que je sortais de l'Ecclésiaste, des Psaumes ou des Évangiles, je me sentais en danger. Moïse, par exemple, ne m'inspirait pas du tout. L'Ancien Testament le décrit comme un « homme très doux, beaucoup plus que tout autre homme sur la terre ». Qu'est-

blème. Il faudra quand même qu'un jour, rien que pour avoir l'esprit en paix, tu te décides à choisir. »

Je n'avais rien trouvé à répondre. Depuis toujours, je suis atteint d'un mélange de procrastination et d'esprit d'escalier qui fait de moi un handicapé de l'esprit de repartie.

Quand maman s'est éteinte, peu après cette discussion, j'étais si malheureux de l'avoir perdue que j'ai marché longtemps dans les rues pour épuiser ma douleur, même si je savais que je ne me remettrais pas de la mort de ma mère parce que c'est une des rares blessures dont on ne guérit jamais et qui coulera encore, je le sais, au moment de rendre l'âme, quand je laisserai tomber, si j'en ai le loisir, mes dernières paroles que, comme je l'ai prévu, j'aurai emprunté à Jean d'Ormesson qui en a fait le titre d'un de ses livres : « C'était bien ».

Oui, c'était bien et j'en aurais bien repris encore. J'en redemanderai même juste avant de m'en aller.

C'est plus de vingt ans après la mort de ma mère que j'ai enfin trouvé ce que j'aurais dû lui dire, ce jour-là, à l'hôpital. Une phrase de sainte Thérèse de Lisieux qui, depuis longtemps, me sert de devise :

« Je choisis tout. »

*Villa Paradis, Toulon*



# Dieu, ma mère et moi

## Franz-Olivier Giesbert

Cette édition électronique du livre  
*Dieu, ma mère et moi* de Franz-Olivier Giesbert  
a été réalisée le 06 janvier 2012  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070136810 - Numéro d'édition : 239452).

Code Sodis : N51792 - ISBN : 9782072464942  
Numéro d'édition : 239454.